Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 28 (1890)
Heft: 40

Artikel: La reponsa à 'na plieinte
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-191892

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

la charmante petite mine! Ton maître a un beau chien, un gentil chien, mais s'il le possède encore longtemps, ce ne sera pas ma faute. Vite un pas. Oui, oui, tu ne veux pas m'avaler tout d'un coup, mon charmant tou-tou. Le moment héroïque est arrivé. Du sang-froid, du coup-d'œil. Une, deux, trois, et m'y voilà. A nous, Maures et Castillans! Mais, où donc est l'ennemi? disparu, sans tambour ni trompette! le lâche! Et dire que ce couard m'a fait poser une heure dans un coin. Je sors, je l'appelle et l'invective. Rien! Je me dirige vers la petite auberge. Gaspard est là, dans un nuage de fumée, humant son moka.

— Tiens, quel bon vent t'amène, ami! Quelle jolie surprise! Assieds-toi vite près de moi. Tu as trouvé la maison vide?

— Oh! dis-je en riant, ou plutôt en grimaçant, ta propriété est gardée par un molosse qui vous ôte toute envie d'y entrer. Il a un air féroce.

— Oui, cependant il ne l'est pas. L'autre jour encore, il hurlait à faire trembler la maison, j'accours et je trouve le coq qui lui courait après. Mais tu dois avoir besoin de te réconforter, mon brave ami. Les omelettes de Mme L'Escoffier sont excellentes.

Eh bien, j'ai trouvé ce jour-là que tout était détestable: les omelettes, les petites truites, le vin du pays, le café et la plaisanterie du bouledogue... oh, oui! celle-là surtout était bien mauvaise!

HERMANN CHAPPUIS.

La reponsa à 'na plieinte.

On hommo mau coumoûdo, que viquessâi mau avoué lo syndiquo, sè va pliendrè âo bailli dè cein que stu syndiquo lo fâttsivè et lâi fasâi totés sortès dè crassès; et aprés s'étrè prâo lameintâ, ye fâ:

— N'ia què mè à quoui on fassè dinsè dâi misèrés.

— Eh bin, repond lo bailli, que cognessâi lo lulu, se lo syndiquo fâ dinsè, l'a too; mâ ein atteindeint su pe conteint d'appreindrè qu'on ne fâ dâi misèrès qu'à vo què d'appreindrè qu'on ein fâ à tot lo mondo.

Vo pàodè vo reteri.

Tsacon a sè misères.

On bon gros capucin, que n'avâi pas la mena de n'affauti, tant l'avâi bouna trogne, sè trovâvè on dzo avoué on dzouveno gaillâ que n'étâi pas tant bin mariâ et qu'étâi mauconteint dè son soo. Et suffit que lè capucins sont 'na sorta dè dzeins que vivont bin, qu'on coutema dè bin fricottâ et avoué dâo bon, sein sè bregandâ à la faulx et à la besse, l'autro lâi fâ:

— Tot parâi vo z'âi bin dâo bounheu vo z'autro capucins; vo n'âi min dè cousons, vo medzi bin, vo droumi tard, vo ne vo z'escormantsi pas dè travailli et vo n'âi pas dâi sorciérès dè fennès po menâ la leinga tot lo dzo et po vo gongounâ aprés lè talons.

— Et lè z'indigéchons, mon valet! répond lo capucin, porquiè lè preind-tou? Vâi tou: tsacon a sè misérès dein stu mondo.

Yon que peinsè à l'impou su lè zadzi.

On gaillâ, retso coumeint on crâisu, mâ avaro coumeint'na pegnetta, à fé bâti onna mâison à cinq z'étadzo, et démâorè tot amont, découtè lo guelatâ, iô y'a onna rude soclliâïe po allâ tanqui lè.

— Porquiè démâorâ-vo tant amont, lâi fâ cauquon, kâ à voutre n'adzo cein dussè étrè peiniblio dè montâ ti clliâo z'égras?

— C'est que plie avau, repond lo vilhio rance, lè lodzémeints sont trâo tchai.

Un jour de pluie.

PAR MARIE GUERRIER DE HAUPT.

(Fin.)

La position, en effet, n'était plus tenable dans l'allée inondée. Mlle Durandart ouvrit son « en-cas », Onésime son parapluie, et Malvina reprit le bras de son fiancé, en évitant autant que possible à sa jolie robe de soie le contact des vêtements de Cascaret.

Les deux jeunes gens, d'humeur assez maussade, cheminèrent en silence pendant quelques instants. Puis une des baleines du parapluie accrocha d'une façon si malencontreuse l'écharpe de dentelle coquettement enroulée autour du chapeau de Malvina, que ce dernier, perdant brusquement l'équilibre, descendit jusqu'aux yeux de la jeune fille, tandis qu'un lambeau du léger tissu, demeuré attaché au parapluie, voltigeait au gré du vent.

— Oh! monsieur Cascaret! faites donc attention! s'écria Malvina, rouge de dépit.

— Mademoiselle, je vous affirme que ce n'est pas ma faute. J'ai été heurté par ce monsieur qui court après un fiacre

— Oui! il court! reprit Malvina, d'un ton qui n'avait rien d'aimable.

« Il sait trouver un fiacre, *lui!* Tenez! le voilà qui monte! Il ne sera pas forcé de faire deux lieues à pied par la pluie battante, *lui!*

— Eh! mademoiselle, à vous entendre on croirait que c'est ma faute s'il pleut à verse! riposta Cascaret perdant patience. Au fait, je suis plus à plaindre que vous! Mes vêtements sont complètement perdus; j'ai couru à la pluie pour chercher une voiture tandis que vous étiez à l'abri...

— Eh! là-bas, cocher! Par ici!

Cet appel, adressé à un cocher passant au bout de la rue, était lancé par un jeune homme, qui, sur le trottoir opposé à celui où se trouvaient les fiancés, agitait vivement son parapluie afin d'attirer l'attention de l'automédon.

Il réussit, et le fiacre s'approcha, tandis que Malvina, forçant son cavalier à s'arrêter, murmurait indignée:

— Encore un!

— Rue du Cherche-Midi, n°... au coin de la rue Saint-Placide, dit le jeune homme en ouvrant la portière.

C'en était trop! Malvina laissa échapper un cri:

— Juste en face de chez nous! Comme ce monsieur a de la chance!

L'inconnu, à ces mots, jeta un regard sur les deux pauvres femmes trempées jusqu'aux os; la plus âgée grelottant et paraissant épuisée de fatigue, la plus jeune faisant triste mine dans sa robe de soie mouillée et chiffonnée.

— Pardon, madame, dit-il à la tante; vous allez aussi rue Saint-Placide?

— Oui, monsieur, s'empressa de répondre la vieille demoiselle. Mais nous n'avons pas pu trouver de voiture.

— Permettez-moi donc de vous céder celle-ci, mesdames, reprit l'inconnu. Un soldat comme moi ne craint pas la pluie, et je serais heureux qu'on rendît à l'occasion le même service à ma mère et à ma sœur.

— Votre sœur? s'écria étourdiment Malvina; n'est-ce pas cette jolie jeune fille blonde, qui travaille souvent, près d'une fenêtre au deuxième étage, à faire des fleurs artificielles?

— Précisément, mademoiselle. Puisque nous sommes en pays de connaissance, il me reste à me présenter moi-même: Jacques Martial, ancien garde de Paris, aujourd'hui employé dans les bureaux du Ministère de la Guerre. Et maintenant, je vous en prie, mesdames, acceptez ma proposition.

— J'y consens, fit la tante qui tremblait de tous ses membres; mais à une condition, c'est que vous monterez aussi dans la voiture.

— Impossible, mesdames; elle n'a que deux places. Mais si vous voulez bien je monterai près du cocher, j'arriverai ainsi plus tôt chez ma mère qui m'attend pour dîner.

Aussitôt fait que dit. Les dames se précipitèrent dans le fiacre; Martial se hissa sur le siège, le cocher enleva son cheval... et Onésime tout ahuri se trouva seul!

. . . . . .

Il eut le mauvais goût de bouder sa fiancée pendant trois grands jours!

Il voulait lui témoigner son mécontentement en la privant de sa présence, et l'amener ainsi à regretter la mauvaise humeur qu'elle avait montrée le jour de l'averse.

Or, quand Onésime se présenta chez les dames Durandart, il fut accueilli avec une froideur des plus significatives. La vieille demoiselle se plaignit amèrement d'un rhumatisme causé par l'humidité; Malvina parut prendre un malicieux plaisir à lui faire admirer deux bouquets de fleurs artificielles, œuvre de sa nouvelle amie, Jeanne Martial.

— Il ne vous a pas fallu longtemps pour vous lier avec cette demoiselle! dit sèchement Onésime.

— Nous nous connaissions de vue depuis longtemps; et, quand il y a d'avance sympathie entre deux personnes, la connaissance est bientôt faite, répliqua Malvina du même ton.

— Vous avez parfaitement raison... *mademoiselle.* Puis-je me permettre de vous